

MLR 1771

Cent-quinzième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1981.

Mes chers confrères,

Je suis perplexe comme l'âne de Buridan. A cause d'une lettre. En parler ou la garder pour moi ? J'évoque Appollinaire :

«Incertitudes, ô mes délices
vous et moi nous nous en allons
comme s'en vont les écrevisses
A reculons, à reculons».

Ferai-je de même ? Mais, comme disait un personnage de comédie, reculer, c'est avancer dans l'autre sens...

Pourquoi ces hésitations ? Ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas ? Mais, à ce compte, on supprimerait la moitié des choses qui se font, se disent et se propagent. Et que de plaisirs perdus ! De plus, mon correspondant, un ami, est un homme sérieux et sa missive m'échauffe l'épigastre. Je me décide, je parlerai. Oyez donc :

Ayant dénoncé des irrégularités commises au Fonds de la littérature l'accusateur s'est vu pris à partie vertement par un membre du dit Fonds qui, sans avoir été nommé, a cru se reconnaître dans l'affaire. Par parenthèse, et à mon humble avis, c'est une manière de s'avouer coupable.

Mon correspondant complète son accusation par un fait nouveau qu'il endosse sans hésiter au même personnage. Deux jeunes auteurs d'une brochure écrite à la louange d'icelui, auraient reçu 25.000 francs pour une plaquette de vingt pages, alors qu'un ouvrage de deux cent

cinquante «approuvé par trois lecteurs» n'obtint pas 10.000 francs. Prétexe ? «Le sujet n'était pas sympathique». D'où il résulte qu'il y a des sujets sympathiques et d'autres qui ne le sont pas. Bon à savoir pour ceux qui essaient de se sustenter à la mangeoire littéraire. Attention, mes amis, Anastasie veille dans un coin !

Je n'ai pas voulu connaître le nom de ce vilain merle. Serait-il seul de son espèce ? Ou entouré d'autres volatiles plus ou moins semblables à lui ? Mais je me demande si je n'ai pas eu tort en levant ce lièvre de notre littérature. A part quelques vététilleux, personne ne s'en soucie. Les confrères qui œuvrent dans les diurnales ne s'occupent guère de ces vététilles locales. Je les comprends. Soucieux de plaire aux éditeurs de Paris, il leur faut consacrer l'essentiel de leurs soins aux produits amenés des bords de la Seine. Pour les activités du cru, subsides, achats de livres, primes d'encouragement, bourses de voyages, ils font confiance aux organismes, dispensateurs qualifiés. C'est une attitude de bonne compagnie. Elle rejoint l'atmosphère ouatée qui règne dans les sphères supérieures de nos Lettres.

N'y pousse-t-on pas la délicatesse jusqu'à taire le nom des bénéficiaires de quelque attention ? C'est pure sagesse. En effet, quel tollé si, par accident, on apprend que les juges se sont entredistingués ! Et si, humainement parlant, en âme et conscience, ils se jugent les meilleurs ? N'y va-t-il pas dès lors du prestige de nos lettres ? C'est une situation cornélienne.

Je me le répète souvent, il faut savoir mesure garder. Parce que les mêmes noms figurent dans maint aréopage on entend couramment parler — tout bas — d'une camarilla. Parce qu'ils jouent, à leur manière, le cortège de «La Juive» ? De vrai, c'est mettre en péril la notion du cumul, une notion qui est devenue une institution nationale. Les hommes politiques nous en ont donné l'exemple. Combien d'humbles serviteurs de la chose publique n'ont-ils pas été contraints de se vouer à des charges de plus en plus lourdes ? J'ai connu un ancien ouvrier, d'abord simple tailleur de diamant, d'une abnégation telle que, malgré ses fonctions absorbantes de secrétaire syndical, il accepta de devenir censeur, puis régent de la Banque Nationale. Pour servir les intérêts supérieurs du pays. Lautréamont dirait : «C'est beau comme la rétractilité des serres des oiseaux rapaces».

S'il m'arrive, poussé par une curiosité sans doute déplacée, de me poser quelques questions, jamais je ne traiterai de camarilla les confrères présents à tous les points stratégiques. Et vous, les jeunes et les vieux impatients, faites même mieux, saluez toujours avec déférence ces aréopagites munificents. C'est un signe de politesse et, après tout, on ne sait jamais. Une attitude qui rappelle le pari de Pascal.



Malgré les criaileries des seuls acariâtres, nous vivons, littérairement parlant, dans un pays heureux. Admirons la prudence de ceux qui pétrissent l'opinion. Jamais l'annonce, si facilement abusive, de quelque chef d'œuvre ou la découverte d'un génie. Toujours l'attente patiente du verdict de l'étranger et du temps. C'est encore une fois, sagesse pure. Et le lecteur suit la même voie. Verhaeren vivant ne vendait pas dix exemplaires des recueils que lui sortait le *Mercur* de France, maison vouée à l'époque aux symbolistes. Il fallait voir. On a vu. Aujourd'hui les fabricants de panoramas littéraires lui consacrent des morceaux d'anthologie.

Dans «La Belgique francophone», Pol Vandromme, après avoir prôné les vertus de l'édition artisanale, constate : «il y a des intermédiaires naturels entre les créateurs et le public, à la fois initiateurs et juges. On a eu tort de les placer en semi-quarantaine en les faisant contrôler par des fonctionnaires qui régissent ce qui leur est étranger». Et parce qu'un ministre a déclaré que «la culture, devait être confiée à des créateurs et non plus à des technocrates», il exulte et y va d'un vibrant couplet sur cette culture. Dans son enthousiasme, il oublie deux choses : ce sont bel et bien des créateurs qui aujourd'hui décident au nom de l'Etat ; et tous les efforts sont vains sans le concours d'un public attentif. Existe-t-il ? Et à combien d'exemplaires ? Tout est là.

De quoi se mettre à méditer sur cet étrange conglomérat d'individus disparates, engagés dans une même frontière. Cela peut donner ceci : Les Belges sont des sauvages modérément civilisés. Ils savent, à peu près tous, lire et écrire, et cela les protège contre la vraie culture. Ils parlent plutôt mal la langue officielle qui règne des deux côtés de la frontière linguistique et préfèrent de toute évidence leur jargon naturel. Soumis, comme dans tous les pays se voulant organisés, à un appareil complexe de lois et de règlements, ils les transgressent de leur mieux. Ils font semblant de croire à certaines choses mais sont plus fermes pour l'argent. Ils adorent voyager en groupe et se distinguent dans ces équipées par une vulgarité naturelle qui fait l'admiration de l'étranger. Si les sports les intéressent avec l'indispensable pointe de fanatisme, la politique ne les émeut guère. Ils témoignent à l'occasion — on ne sait jamais — de la déférence aux gens en place et les brocardent derrière leur dos ; ils ignorent les savants, n'ont aucune considération pour les artistes et nourrissent un mépris secret pour cette frange assez mince de la population que l'on nomme les intellectuels. Ils ont le mauvais goût sûr, aiment le vieux-neuf, les bibelots de pacotille, et, comme tous les demi-civilisés, adorent les gadgets. Tout en se plaignant volontiers de tout, ils vivent néanmoins très bien. Ils se délectent du confort avec ses multiples engins et préfèrent l'auto aux livres. Réalistes, oui, mais non sans quelques échappées vers



l'irréel, car ils préfèrent volontiers paraître ce qu'ils ne sont pas, à être ce qu'ils sont.

Roger AVERMAETE.

UN COMMUNAUTAIRE :

Les Belges emploient le mot par antiphrase pour désigner ce qui les divise. Employé dans son sens usuel, on peut considérer, par exemple, tout ce que les écrivains produisent comme une communauté littéraire.

Nous avons, m'assure-t-on, un praticien attaché à cette communauté au point d'y puiser tantôt un article tantôt de larges extraits. Il apprécie à ce point le travail de ses confrères qu'il le juge digne de l'avoir fait lui-même. Et il signe en conséquence.

C'est un cas qui mérite l'attention car, généralisé, il empêcherait bien des redites. Je compte y revenir.

R.A.

UN OUBLI ?

Il y a des esprits étrangement sourcilleux. Je pense à ceux qui épiluchent «Nos Lettres» et y trouvent à redire. A lire la liste, toujours plantureuse des noms reproduits en majuscules dans chaque numéro, et qui attestent si bellement la fécondité de nos confrères, je croyais que rien n'échappait à l'œil vigilant des rédacteurs. Il paraît qu'il n'en est rien.

Ainsi on m'a signalé que mon nom avait été oublié dans la liste des collaborateurs de l'ouvrage «Des maisons et des hommes» édité par Vokaer. Je ne m'en étais pas aperçu. Vérification faite, c'est une erreur. Je n'ai pas été oublié. En effet, après le nom de Philippe Roberts-Jones qui clôt une série de noms, il est fait mention d'un etc. De toute évidence, c'est moi, comme ce sont mes confrères Carlo Bronne, Jo Gérard et Frédéric Kiesel, tous fraternellement unis dans cet etc. collectif. Dont acte.

R.A.